

et leur prouva sa reconnaissance par les honneurs et les attentions qu'il savait être le plus agréables à leurs esprits ambitieux. « Nous venons, s'écrièrent ces vaillants guerriers, pour combattre sous votre bannière, pour venger notre commune querelle ou tomber à vos côtés. » Et avec leur habituelle impatience, ils le pressèrent de les conduire immédiatement à l'ennemi. « Attendez, répliqua le général, attendez que vous vous soyez reposés, et je vous promets de vous en donner *plein les mains* (25). »

que sorte de Cortés, et put suggérer à son esprit entreprenant la première idée de son entreprise plus heureuse et plus étendue.

(25) « Y ellos me dijéron, que trahian deseo de se ver con los de Culúa, y que viesse lo que mandaba, que ellos, y aquella gente venian con deseos, y voluntad de se vengar, ó morir con nosotros; y yo les di las gracias, y les dije, que reposassen, y que presto les daria *los manos llenas*. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 208.

CHAPITRE II.

CORTÉS POUSSE UNE RECONNAISSANCE SUR LA CAPITALE ET OCCUPE TACUBA.
— ESCARMOUCHES AVEC L'ENNEMI.
— EXPÉDITION DE SANDOVAL. — ARRIVÉE DES RENFORTS.

1521.

Trois ou quatre jours après, le général espagnol fournit aux Tlascalans l'occasion tant désirée d'exercer leur bouillant courage. Il méditait depuis quelque temps une expédition pour reconnaître la capitale et ses environs, voulant châtier, chemin faisant, certaines villes qui lui avaient envoyé d'insultants défis et déployaient le plus d'activité dans leurs préparatifs hostiles. Il ne communiqua son dessein qu'à un petit nombre de ses officiers, par défiance des Tezcucans, qu'il soupçonnait d'entretenir des correspondances avec l'ennemi.

On entra dans la saison du printemps, lorsque Cortés quitta Tezcuco, à la tête de trois cent cinquante Espagnols et de toutes les forces de ses alliés. Il emmenait avec lui Alvarado et Olid, laissant la conduite de la garnison à Sandoval. Pendant sa courte mais désastreuse occupation de Mexico, le général avait pu faire l'expérience de l'inaptitude du premier de ces cavaliers à un poste si délicat.

Mais toutes ces précautions ne purent dérober ses desseins à un ennemi vigilant qui semblait deviner sa pensée. Il n'avait fait que quelques lieues, lorsqu'il rencontra un corps considérable de troupes mexicaines prêtes à lui disputer le passage. Une chaude escarmouche força l'ennemi à évacuer le terrain et rendit la route libre. Les Espagnols firent un circuit au nord, et leur premier point d'attaque fut la ville insulaire de Xaltocan, située à l'extrémité nord du lac de ce nom, maintenant nommée San Christobal. La ville, complètement entourée d'eau, ne communiquait avec la terre ferme qu'au moyen de

chaussées, ainsi que Mexico. Cortés, à la tête de sa cavalerie, avança le long de la digue jusqu'à une large trouée par laquelle l'eau se précipitait, et qui était impraticable non-seulement pour les chevaux, mais encore pour l'infanterie. Le lac était couvert de canots remplis de guerriers aztèques, qui, prévoyant le mouvement des Espagnols, étaient venus au secours de la ville. Ils commencèrent une furieuse décharge sur les assaillants, tandis qu'ils étaient assez bien protégés eux-mêmes contre la mousqueterie, par les légers parapets dont ils avaient garni leurs canots.

Les traits des Mexicains firent quelque mal aux Espagnols et à leurs alliés, qui commençaient à chanceler en désordre, entassés comme ils l'étaient sur l'étroite chaussée, sans pouvoir avancer, lorsque Cortés ordonna la retraite. Elle fut accompagnée d'une nouvelle grêle de flèches et de projectiles, d'insultes et de cris de défi. Le cri de guerre des Aztèques, comme celui des Indiens de l'Amérique du Nord, était un son épouvantable, d'après le récit même de Cortés, pour les oreilles des Espagnols (1). Dans cette conjoncture difficile, le général fut heureusement informé par un déserteur, l'un des alliés mexicains, qu'il existait un gué par où l'armée pourrait traverser le lac et pénétrer dans la place. Il détacha à l'instant la plus grande partie de son infanterie, se postant lui-même avec le reste des fantassins et tous les cavaliers à l'entrée du passage, pour couvrir l'attaque et empêcher l'arrière-garde d'être coupée.

Les soldats, sous la conduite du guide indien, traversèrent le lac sans beaucoup de difficulté, bien qu'ils eussent en certains endroits de l'eau au-dessus de la ceinture. Pendant le passage, ils furent incommodés par les traits de l'ennemi. Mais une fois parvenus à terre, ils prirent largement leur revanche, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui résistait. La plus

(1) « De lejos comenzaron á gritar, como lo suelen hacer en la guerra, que cierto es cosa espantosa oillos. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 209.

grande partie des guerriers mexicains s'échappa toutefois, ainsi que les habitants de la ville, dans les canots. La place fut livrée au pillage. Les troupes y trouvèrent un grand nombre de femmes qui avaient été abandonnées à leur destinée, et qui tombèrent entre les mains des vainqueurs, ainsi qu'une quantité considérable d'étoffes de coton, d'or et de provisions de bouche. Les Espagnols, après avoir mis le feu à la ville, rejoignirent en triomphe leurs camarades (2).

Poursuivant sa route détournée, Cortés se présenta successivement devant trois autres places, désertées par leurs habitants, au bruit de l'arrivée des Espagnols (3). La principale de ces villes était Azcapozalco, autrefois la capitale d'un état indépendant. C'était alors le grand marché d'esclaves des Aztèques. C'était aussi la ville des joailliers et des orfèvres mexicains. Les Espagnols en avaient fait venir ceux qui fondirent les riches trésors reçus de Montézuma. Mais ils n'y trouvèrent que peu de métaux précieux, les habitants ayant emporté tous leurs effets. Les Espagnols épargnèrent les maisons, en considération de la faible résistance qui leur avait été opposée.

Pendant les nuits, les troupes bivouaquaient en plein champ, maintenant la plus exacte surveillance, car tout le pays était en armes; des fanaux brillaient sur toutes les hauteurs, et l'on pouvait distinguer dans le lointain de grandes masses noires d'ennemis. Les Espagnols traversaient en ce moment les plus opulentes régions de l'Anahuac. Les vallées et les collines étaient couvertes de villes et de villages. Les environs étaient

(2) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, *loc. cit.* Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 141. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, c. 20. Ixtlilxochitl, *Venido de los Esp.*, p. 13-14. *Idem*, *Hist. chich.*, Ms., c. 92. Gomara, *Crónica*, cap. 125.

(3) Ces villes portaient les noms peu harmonieux de Tenejocan, Quauh-titlan et Azcapozalco. Je me suis efforcé, dans tout le cours de cet ouvrage, d'épargner au lecteur toute inutile accumulation de noms mexicains, qui ne se recommandent pas, comme le lecteur a pu le remarquer, par la brièveté.

fort bien cultivés; tout annonçait une population nombreuse et active. Au centre de cette brillante circonférence, la métropole indienne, avec sa superbe tiare de pyramides et de temples, apparaissait aux yeux des soldats lorsqu'ils côtoyaient les bords du lac. Tout le terrain que traversait l'armée leur était déjà familier comme le peuvent être les scènes de l'enfance; mais les souvenirs que leur rappelait ce spectacle étaient d'une nature bien différente, car ils étaient gravés dans leur mémoire en caractères de sang. À droite s'élevait la Colline de Montézuma, couronnée par ce téocalli à l'abri duquel les restes dispersés de l'armée espagnole s'étaient ralliés, la veille de leur fuite de la capitale. En face s'étendait la ville de Tacuba, dont ils avaient traversé rapidement les rues, frappés de terreur; enfin, bien loin à l'est de la ville, on découvrait la fatale chaussée.

Le plan du général était de marcher tout de suite sur Tacuba, et d'établir pour le moment ses quartiers dans cette ancienne capitale. Il trouva une force considérable campée sous ses murs et préparée à lui en disputer l'entrée. Sans attendre l'attaque des Mexicains, il se précipita au galop sur eux avec sa petite troupe de cavaliers. Les arquebusiers et les arbalétriers firent une vive décharge sur les ailes de l'ennemi; soutenue par les bataillons indiens, l'infanterie espagnole, armée de ses épées et de ses lances aux pointes de cuivre, appuya la charge des cavaliers avec tant d'ardeur, que rien ne put leur résister.

Les Espagnols commençaient d'ordinaire le combat par une charge de cavalerie. Mais si la science militaire des Aztèques avait égalé leur courage, ils auraient pu faire pencher, un moment du moins, la balance en leur faveur, avec leurs longues lances; car c'était avec cette arme formidable que les montagnards suisses, peu d'années auparavant, avaient rompu et mis en complète déroute la fameuse *ordonnance* de Charles le Téméraire, la meilleure cavalerie de l'époque. Mais les Indiens ignoraient la valeur de cette arme pour résister à la cavalerie. L'étrange apparition du cheval et de son cavalier exerçait en-

core sur leur imagination une puissance mystérieuse, qui contribua peut-être autant à leur défaite que la force effective qu'ils avaient à combattre. Cortés, sans éprouver d'autre résistance, conduisit ses troupes dans les faubourgs de Tacuba, où il s'établit pour passer la nuit.

Le lendemain matin, il trouva les infatigables Aztèques déjà sous les armes et préparés à lui livrer bataille sur le terrain découvert qui entourait la place. Il marcha contre eux, et après une action chaudement disputée, mais de peu de durée, il les mit de nouveau en déroute. Ils s'enfuirent vers la ville; mais poursuivis la lance dans les reins à travers les rues, ils furent forcés de l'évacuer, ainsi que les habitants. On livra alors Tacuba au pillage; et les Indiens alliés, non contents de piller tout ce qui pouvait s'emporter, ayant mis le feu aux maisons, un quartier de la ville, celui qui se composait sans doute des plus pauvres demeures, construites en matériaux légers et combustibles, fut presque aussitôt en flammes. Cortés et ses troupes firent tout ce qui était en leur pouvoir pour arrêter l'incendie; mais les Tlascalans étaient une impétueuse race difficile à gouverner dans tous les temps, et dont les passions une fois excitées ne connaissaient plus de frein. Leur insubordination les rendait souvent aussi redoutables à leurs amis qu'à leurs ennemis (4).

Cortés se proposant d'occuper pendant quelques jours ses quartiers actuels, établit sa résidence dans l'ancien palais des caciques de Tlacopan. C'était une longue ligne de bâtiments peu élevés, comme la plupart des résidences royales du pays,

(4) Les Tlascalans, d'après Cortés, incendièrent cette ville en représailles du mal qu'avaient fait les habitants à leurs compatriotes dans leur retraite. «Y en amaneciendo los Indios nuestros amigos comenzaron a saquear, y quemar toda la ciudad, salvo el aposento donde estabamos, y pusieron tanta diligencia, que aun de él se quemó un quarto; y esto se hizo, porque quando salimos la otra vez desbaratados de Temixtitan, pasando por esta ciudad, los naturales de ella juntamente con los de Temixtitan, nos hicieron muy cruel guerra, y nos mataron muchos Españoles.» *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 210.

et qui offrait un logement commode aux soldats espagnols. Pendant cette halte, il ne se passa pas un jour sans que l'armée eût une ou plusieurs rencontres avec l'ennemi. L'issue en était presque toujours favorable aux Espagnols; mais une de ces rencontres faillit avoir les plus funestes conséquences.

Le général espagnol, dans la chaleur de la poursuite, se laissa attirer sur la grande chaussée, la même qui avait été si fatale à son armée. Il poursuivit les fuyards jusqu'au delà du pont le plus voisin, qui avait été réparé depuis la désastreuse action de la *noche triste*. Soudain les Aztèques firent volte-face avec la rapidité de l'éclair, et Cortés put voir derrière eux un renfort considérable de troupes fraîches. Au même moment, des essaims de canots, auxquels il n'avait sans doute pas pris garde dans l'ardeur de la chasse, couvrirent, comme par enchantement, les eaux du lac. Les Espagnols se trouvèrent exposés à une grêle de traits lancés de la chaussée et du lac; cependant ils tinrent bon contre la tempête, et Cortés, reconnaissant trop tard sa faute, ordonna de battre en retraite. Les soldats reculèrent pas à pas, avec un sang-froid admirable, faisant résolument face à l'ennemi (5). Les Mexicains se ruaient sur eux avec leurs clameurs habituelles, faisant retentir la vallée de leur horrible cri de guerre, et frappant les Espagnols avec leurs longues piques ou avec des perches au bout desquels ils avaient attaché les épées prises aux chrétiens. Un cavalier, nommé Volanti, porte-étendard de Cortés, fut blessé par une de ces armes et tomba dans le lac; les canots mexicains s'emparèrent de lui. C'était un homme très-robuste; tandis que l'ennemi l'entraînait il parvint, par un vigoureux effort, à se dégager de son étreinte, et saisissant son drapeau d'une main, il s'élança sur la chaussée. Enfin, après une lutte acharnée, dans laquelle plusieurs

(5) « Luego mandó, que todos se retraxessen; y con el mejor concierto que pudo, y no bueltas las espaldas, sino los rostros á los contrarios, pie contra pie, como quien haze represas. » Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 141.

Espagnols furent blessés et un grand nombre de leurs alliés tués, les troupes regagnèrent la terre ferme, où Cortés rendit grâce à Dieu de cette miraculeuse délivrance (6). C'était une leçon salutaire; bien qu'il n'eût pas besoin d'en recevoir une sitôt après l'affaire d'Iztapalapan, pour se défier de la tactique astucieuse des Aztèques.

Un des principaux objets que se proposait Cortés dans cette expédition était d'obtenir, s'il était possible, une entrevue avec l'empereur ou avec l'un des seigneurs de sa cour, et de tenter encore la voie des accommodements avant d'en venir aux armes. L'occasion de parlementer s'offrit bientôt à lui. Un jour que ses troupes n'étaient séparées de celles de l'ennemi que par un pont coupé, Cortés, s'avancant à cheval à quelque distance des siens, fit comprendre par signes ses intentions pacifiques, et demanda à entrer en conférence avec les Aztèques. Ils y consentirent, et à l'aide de son interprète, Cortés leur dit que s'il y avait parmi eux quelque grand chef, il le priait de s'avancer pour s'entretenir avec lui. Les Mexicains répondirent par dérision qu'ils étaient tous chefs, et le sommèrent de leur faire connaître ce qu'il voulait. Le général ne répondant rien, ils lui demandèrent pourquoi il ne renouvelait pas sa visite à la capitale, ajoutant avec ironie : « Malintzin ne s'attend peut-être pas à y trouver un autre Montézuma, aussi docile que le premier (7). » Quelques-uns donnèrent aux guerriers tlascalans l'épithète de *femmes*. « Elles ne se seraient pas hasardées, disaient-ils, à venir si près de la capitale, sans la protection des hommes blancs. »

L'animosité des deux nations ne se bornait pas à ces amers sarcasmes. Elle éclatait tous les jours dans les défis et les cartels qu'échangeaient les principaux chefs. Ces cartels étaient suivis de combats, où quelquefois deux champions, quelque-

(6) « Desta manera se escapó Cortés aquella vez del poder de México, y quando se vió en tierra firme, dió muchas gracias á Dios. » Bernal Díaz, *ubi sup.*

(7) « ¿ Pensais, que hay agora otro Mutezcuma, para que haga todo, lo que quisieredes? » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 211.